

tin V, Barthélemy Aragazzi, qui commanda à Donatello un tombeau monumental pour la somme de 24.000 écus, excitant par ce luxe insensé les railleries de Léonard l'Arétin<sup>1</sup>.

Pour payer ces plaisirs ou ces fantaisies coûteuses, il fallait beaucoup d'argent. De là la cupidité qu'ont montrée la plupart des humanistes. Filelfe, Pogge et Georges de Trébizonde ont mendié la faveur des princes de la façon la plus éhontée et ils n'ont pas épargné les plus grossières insultes à ceux dont l'économie trompait leur attente. La même avidité les détermina souvent à vendre au plus haut prix leur talent littéraire, offrant leurs louanges intéressées à qui pouvait les bien payer et exécutant les pamphlets les plus violents sur commande. Pogge fut le type le plus accompli de ces spadassins littéraires qui, par la flatterie la plus éhontée, la diffamation et le chantage, purent donner ample satisfaction à leur soif immodérée de richesses.

Il était une autre sorte de plaisir auquel ces écrivains de la Renaissance étaient particulièrement sensibles : c'était celui de la gloire; et comment en aurait-il été autrement? La gloire n'était-elle pas le signe extérieur et tangible de l'homme supérieur; n'était-elle pas la preuve que celui qui en était revêtu avait réalisé en lui cet idéal d'humanité, cette *virtù* qui était la fin suprême? Unie à la vanité littéraire, cette passion de la renommée fut poussée par les humanistes jusqu'à la maladie, jusqu'au paroxysme. Ne cherchons pas ailleurs la raison de ces susceptibilités qui nous semblent à bon droit puériles et qui firent souvent éclater à la cour des papes les plus violentes rivalités.

A côté de ces vanités individuelles se développa un

1. PERKINS, *Les Sculpteurs italiens*, I, 175.

orgueil collectif de corporation. Les découvertes littéraires qui remirent au jour l'antiquité en partie oubliée, l'ivresse du savoir qui s'empara de toute la société, la faveur que les princes et les grands témoignèrent aux humanistes, tout cela finit par leur persuader que la gloire la plus enviable, devant laquelle toutes les autres doivent s'incliner, est celle que donne l'étude. Par suite de cet intellectualisme outré, l'homme d'esprit se considéra comme le maître du monde, supérieur à toutes les conventions, à toutes les obligations humaines, à tous les préjugés du vulgaire. D'après Ghiberti, celui qui a tout appris plane au-dessus des frontières et des patries; « il n'est étranger nulle part, il est citoyen de toutes les villes ». Il peut appliquer son esprit à toutes les spéculations, sans s'inquiéter des conséquences pratiques qu'elles pourront avoir. Lorsque Léonard l'Arétin et le Pogge traînèrent leur plume dans l'obscénité, ils déclarèrent que c'était un délassement fort légitime pour des hommes d'esprit; seules des âmes faibles pouvaient s'en étonner, et Nicolas V semblait donner raison à cette théorie lorsqu'il recevait avec reconnaissance le manuscrit des Satires de Filelfe et passait huit jours à les savourer malgré leur grossièreté, l'élégance de la forme lui inspirant la plus grande indulgence pour l'immoralité de la pensée. Enfin, d'après l'humanisme, l'écrivain par ses panégyriques ou ses invectives est le justicier de ce monde, distribuant à chacun, même aux puissants du moment, aux princes et aux papes, l'éloge ou le blâme, la gloire ou la honte pour l'éternité.

Puisque l'esprit était la grande puissance du monde, la Raison devait régner sans partage. Dès lors, elle devait approfondir avec une autorité souveraine tous les problèmes de la philosophie et des sciences, de la



morale et de la politique; le libre examen de toutes choses, aux seules lumières de l'intelligence, tel fut le dernier terme de cet intellectualisme; et bientôt à la cour des Médicis autour de Marsile Ficin, à la cour des papes autour de Pomponius Letus, se grouperont des humanistes qui saperont hardiment les fondements de la morale et de la religion, niant, au nom de la Raison, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'opposition absolue qu'il y avait entre ces nouvelles tendances et les enseignements de l'Évangile. Tandis que les humanistes païens défiaient tour à tour la chair et la raison, légitimaient la jouissance, l'orgueil et l'égoïsme, et réduisaient à cette vie les aspirations de l'homme, le christianisme continuait à élever les âmes de la terre au ciel, des choses visibles aux invisibles, à faire de Dieu et de l'éternité le but unique de la vie, à soumettre à un idéal de mortification et de renoncement toutes les activités humaines, à subordonner la chair à l'esprit, et l'une et l'autre à la seule chose nécessaire, l'amour de Dieu et du prochain, la charité.

Aussi, dès la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, les humanistes commencèrent-ils à attaquer le christianisme. Les uns le traitaient par le dédain, le passant sous silence. Théodore Gaza le constatait quand il écrivait au Panormite : « Les lettrés de notre temps ne mentionnent presque jamais le nom de Jésus-Christ dans leurs écrits. » Plus hardis et plus passionnés, les autres tournaient en ridicule, dans leurs conversations et leurs correspondances, et dénonçaient à l'indignation de l'humanité régénérée les dogmes désormais surannés. Ils s'en prenaient surtout à ce qui est l'essence même du catholicisme et qui contredisait le plus leur orgueil, le principe d'autorité et la mortification des sens. Sans doute,

les humanistes de la cour pontificale ne pouvaient pas heurter de front les doctrines fondamentales de cette Église dont ils étaient les pensionnés; malgré leur indulgence, les papes n'auraient pu le tolérer et des hommes tels que Pogge n'avaient aucune vocation pour le martyre. Mais, pour être déguisées, leurs attaques n'en étaient pas moins dangereuses. Ce qu'ils poursuivaient de leurs sarcasmes dans la philosophie scolastique, ce n'était pas seulement une méthode vieillie, un enseignement dégénéré; c'étaient aussi les dogmes et la théologie catholiques, qui, pendant les siècles du moyen âge, s'étaient confondus avec la scolastique. Lorsque, pendant le concile de Constance, Pogge écrivit la fameuse lettre où il exaltait Jérôme de Prague mourant sur le bûcher par attachement à Jean Huss, il admirait sans doute l'homme énergique qui mourait pour ses convictions, mais en même temps, il glorifiait celui qui avait osé braver en face l'autorité traditionnelle de l'Église. Et lorsque, dans son traité *De l'Avarice*, qu'il adressait à l'archevêque de Saragosse<sup>1</sup>, il opposait à la cupidité du prêtre le désintéressement du philosophe, il faisait plus que de signaler quelques travers individuels, il tendait à placer la morale purement humaine au-dessus des enseignements de la religion.

Le clergé qui, par son magistère et ses vœux, représentait le principe d'autorité et l'idéal de renoncement, fut en butte aux attaques passionnées de l'humanisme. Précurseur de Voltaire, Pogge ne voit dans les prêtres que des fourbes. « Que visent-ils, que cherchent-ils sous le voile de la foi sinon à devenir riches sans travailler? S'ils feignent hypocritement de

1. *Ép.*, éd. 1538, Bâle, p. 310.



mépriser l'argent et les honneurs, c'est pour paraître le devoir au mérite et à la vertu<sup>1</sup>. » Ce sont des prêtres qu'il donne pour héros aux anecdotes les plus scabreuses de ses Facéties, voulant par là faire croire que ces professeurs de continence étaient les plus dissolus des hommes. Quoique clerc lui-même, Alberti fait écho à ces violentes attaques. « Les prêtres, dit-il, sont les hommes les plus cupides du monde. Ils rivalisent à qui aura le plus, non de ce qu'ils devraient avoir, de la vertu et des lettres, mais ils veulent surpasser les autres par la pompe et par l'ostentation. Ils veulent de belles montures grasses et ornées; ils veulent se montrer en public avec une armée de mangeurs, et de jour en jour, à cause de leur paresse et de leur manque de vertu, leurs penchants se font plus lascifs, plus téméraires et plus inconsidérés. » Oubliant qu'ils vivaient eux-mêmes des abus de la chancellerie pontificale, les secrétaires apostoliques les dénonçaient en les exagérant et haineusement ils livraient au mépris cette cour romaine qui les employait. « Dans la curie, dit Pogge, tout est tourné au siècle et peu de choses sont rapportées à la religion. Les vices de l'univers viennent y affluer de telle sorte qu'elle en est le miroir »; et Lapo de Castiglionchio ajoute : « On y trouve seulement la superbe, l'insolence, l'avarice, la simulation, la jactance; la gourmandise, la luxure, la perfidie, la lâcheté, la fraude et la fausseté<sup>2</sup>. » Voilà les déclamations qu'on ne cessait de faire entendre

1. *Opera*, éd. 1538, p. 12.

2. Citations empruntées aux *Quattrocento* de M. Philippe MOXNER, I, p. 97. Quand il parle de l'Église au XV<sup>e</sup> siècle, ce livre est partial, superficiel et sans critique. Il accepte, sans en discuter la sincérité, les attaques des humanistes contre la papauté, attribuant aux témoignages les plus suspects une valeur indiscutable.

dans le monde des humanistes, qui n'exploitaient l'Église que pour la diffamer.

Plus encore que le clergé séculier les moines étaient l'objet de leurs attaques parce que, à un plus haut degré, ils représentaient l'idéal chrétien du renoncement. Les humanistes poussaient l'individualisme jusqu'à l'égoïsme; par leur vœu d'obéissance et de stabilité les moines le combattaient et le supprimaient. Les humanistes exaltaient l'orgueil de l'esprit; les moines le remplaçaient par l'humilité et l'abjection volontaires. Les humanistes glorifiaient la richesse; les moines faisaient vœu de pauvreté. Les humanistes, enfin, légitimaient le plaisir sensuel; les moines mortifiaient leur chair par la pénitence et la chasteté. La Renaissance païenne sentit si bien cette opposition qu'elle s'acharna contre les Ordres religieux avec autant de haine que nos sectaires modernes. Parmi ses écrivains, les uns s'attachèrent à montrer l'utopie de l'idéal monastique : ce n'était qu'un trompe-l'œil imaginé pour en imposer aux âmes naïves et crédules, une apparence destinée à cacher les vices des couvents, une enseigne ayant pour objet d'achalander la boutique qui l'arborait. Voilà la thèse que développent Pogge dans ses pamphlets *De avaritia* et *De miseria humanæ condicionis*; Léonard l'Arétin, dans son discours *Contra hypocritas*; Filelfe, dans plusieurs de ses satires et dans son traité *De seriis et jocis*.

Plus radicaux encore dans leur opposition, d'autres niaient que l'idéal monastique fût moral : le moine qui l'aurait réalisé dans toute sa perfection n'aurait gagné que leur mépris. Obéissance, abnégation, pauvreté, humilité, chasteté, étaient pour eux des vices résultant des plus dangereuses aberrations de l'esprit. Ils n'admettaient pas qu'on pût les comprendre, encore



moins les approuver et les admirer. La chasteté surtout, cette vertu plus particulièrement chrétienne et monacale, soulevait leur violente indignation. Laurent Valla écrivit un traité sur la profession religieuse qui aboutissait à ces conclusions cyniques : « Les filles perdues sont plus utiles à l'humanité que les Sœurs et les vierges... Ceux qui tiennent en honneur les ordres de femmes sont ou biens fous ou bien intéressés. »

Plus une observance religieuse était rigoureuse, plus elle excitait les colères de l'humanisme. « Fait digne d'être remarqué, dit Burkhardt <sup>1</sup>, les ordres considérables, tels que les Bénédictins avec leurs ramifications, étaient moins détestés que les ordres mendiants, malgré leurs grandes richesses et leur sensualité. Sur dix nouvelles qui parlent des *frati*, il y en a tout au plus une qui prend pour objet ou pour victime un *monaco* <sup>2</sup>. » Si ces ordres étaient épargnés, ce n'est pas, comme le prétend Burkhardt, « parce qu'ils étaient plus anciens et qu'ils ne s'immisçaient pas dans la vie privée des gens », c'était parce que, en raison même de leurs grandes richesses et de la sensualité de quelques-uns de leurs membres, ils tendaient à se séculariser et à affaiblir la règle de mortification et de pauvreté monastique à laquelle la réforme de saint Bernardin de Sienne venait de rendre un si vif éclat et une nouvelle popularité.

Ce qui le prouve, c'est que c'étaient précisément saint Bernardin et ses disciples, les Franciscains de l'Observance, qui excitaient le plus la haine de l'humanisme païen. Quoique saint Bernardin fût l'ami des lettres et qu'il entretint des relations amicales avec

1. *Op. cit.*, I, p. 231.

2. Le *frate* est le religieux mendiant, le *monaco* le moine bénédictin, vivant des revenus de l'ordre dans son monastère.

plusieurs écrivains, tels que Guarino, François Barbaro et Ambroise le Camaldule, quoique plusieurs de ses religieux fussent eux-mêmes des écrivains distingués, tels que Frère Albert de Sartiano, Pogge dirigea contre lui et son ordre les plus violents pamphlets, l'*Historia convivalis de avaritia*, son dialogue *Adversus hypocrisim* et son autre dialogue *De miseria humanæ conditionis*, les plaisanteries les plus grossières de ses Facéties, les traits les plus acérés de sa correspondance. « Ces Frères mendiants réduiront à la mendicité par leur paresse tous ceux qui vivent de la sueur de leur front. Ils s'appellent eux-mêmes *Mineurs*, ils se nomment *Religieux de l'Observance* et que sont-ils en réalité? d'anciens travailleurs de la campagne, des ouvriers paresseux qui, en revêtant l'habit religieux, n'ont eu qu'un désir, éviter le travail, une foule enflée d'orgueil, adonnée au faste et à la vanité plutôt qu'à la vraie vertu <sup>1</sup>. » Il ne tarit pas contre « ces vagabonds, *hos circulatores*, qu'on voit partout sordides et la tête penchée », contre « ces fâcheux aboyeurs, *hos molestos latratores* ». A l'entendre, ce sont des bouffons, grossiers, ignorants, dont le succès n'est dû qu'à une mimique de singes et à des poumons infatigables. Ce sont des hypocrites avides de gain qui poursuivent non la conversion des pécheurs, mais la faveur de la populace. Il les accuse de semer les scandales et de former moins « une congrégation de religieux qu'une officine de crimes ». Sa pudeur — et par ses autres écrits on sait ce qu'elle est — « l'empêche de raconter plus explicitement leurs actes déshonnêtes <sup>2</sup> ».

1. POGGE, *Opera*, éd. Bâle, 1558, p. 102.

2. THUREAU-DANGIN, *Saint Bernardin de Sienne*, p. 273.



En même temps qu'il les insultait ainsi, il s'appliquait, dans la mesure de ses forces, à arrêter leurs progrès. En 1429, il apprit qu'ils allaient fonder un couvent dans son propre pays à Terranova, là où il se proposait de se retirer plus tard. « Qu'un tel endroit fût désormais le séjour de misérables *frati*, il s'en indignait comme d'une profanation, faisait des pieds et des mains à Rome pour obtenir une interdiction et invectivait avec colère les moines coupables de choisir pour s'y installer des lieux aussi délicieux <sup>1</sup>. » Léonard l'Arétin parlait avec la même haine des Observantins, raillait « leur aspect calme, leurs yeux baissés, leur visage pâle, leur manteau grossier, leur ample capuchon, leur regard fuyant, leur cou tordu quand ils prêchent à leurs auditoires de petites femmes et d'ignorants, leur contant des songes et des visions ». Lui aussi a tenté de s'opposer au développement de leur ordre; il a défendu contre eux les Conventuels qui, malgré leur habit, devenaient sympathiques à l'humanisme à cause de leur relâchement.

Les papes semblaient ne pas s'apercevoir de cette résurrection du paganisme ou, s'ils la constataient, ils ne la prenaient pas au sérieux. Pendant plus de cinquante ans, Pogge a été tour à tour le secrétaire de sept papes; Léonard l'Arétin, Aurispa, Loschi, Cenci, Valla ont fait partie du collège des secrétaires apostoliques, Alberti a été en quelque sorte le ministre des Beaux-Arts de Nicolas V, Filelfe son favori; le Panormite a été agréé comme ambassadeur de la cour de Naples auprès du Saint-Siège. Bien plus, les humanistes offraient aux papes les ouvrages où la morale chrétienne et les ordres religieux étaient atta-

1. THUREAU-DANGIN, *ibid.*, p. 276.

qués, tantôt sournoisement et tantôt violemment, et les papes en agréaient l'hommage, récompensant même leurs auteurs par des libéralités. Ne nous étonnons donc pas si la Renaissance païenne fit à la cour pontificale de tels progrès qu'elle finit par y régner en maîtresse avec Alexandre VI et Léon X.

Dans la première moitié du siècle, l'esprit chrétien continue cependant d'y dominer. Si le personnel des littérateurs qui vivent au Vatican a déjà l'intelligence et l'âme perverties, la contagion n'a pas encore pénétré plus haut. Sauf de rares exceptions, les dignitaires ecclésiastiques et les cardinaux sont restés fidèles aux idées et aux vertus chrétiennes; plusieurs d'entre eux arrivent même à la sainteté.

Quoique sévère pour les papes dont il a écrit la vie, Platina fait un bel éloge de Martin V. Il nous le montre, unissant, dès sa jeunesse, l'étude des lettres et la pratique des bonnes mœurs et témoignant, dans tout le cours d'une vie intègre, d'un goût constant pour la justice et la charité<sup>1</sup>. Muratori ratifie cet éloge de Platina, en célébrant dans ses Annales le caractère et l'intelligence de Martin V<sup>2</sup>. Les humanistes de la curie qui se rencontraient chez Pogge, n'ont rien trouvé à dire sur les mœurs de ce pape et cependant ils ne reculaient ni devant la médisance ni devant la calomnie, dans ces réunions qu'ils appelaient eux-mêmes « le marché des mensonges ». Sa dévotion était grande et il en donna des preuves éclatantes à plusieurs reprises, surtout lorsqu'il ramena d'Ostie à Rome les reliques de sainte Monique. Il témoigna d'une vraie soumission à la volonté divine en supportant avec

1. PLATINA, *Vie de Martin V*, au début.

2. MURATORI, *Annali d'Italia*, an 1417.



une résignation chrétienne les deuils qui vinrent le frapper coup sur coup dans ses plus chères affections<sup>1</sup>. « Tous les auteurs conviennent, dit le continuateur de Fleury<sup>2</sup>, que ce pape avait beaucoup de vertus », et c'est à la même conclusion qu'aboutit un contemporain de Martin V, bon juge en cette matière, l'archevêque de Florence, saint Antonin<sup>3</sup>.

Inférieur à son prédécesseur comme politique, Eugène IV le surpassa comme chrétien. C'est avec raison que Vespasiano<sup>4</sup> célèbre la sainteté de sa vie et de ses mœurs. Noble et riche, Gabriel Condulmier avait distribué, dès sa jeunesse, la plupart de ses biens aux pauvres; « il avait renoncé au monde et à ses pompes pour se placer sous le joug de l'obéissance » et entrer comme moine célestin à Saint-Georges in Alga, à Venise. La vie monastique la plus sévère resta désormais son idéal et, pour la restaurer, il réforma, dans la suite, nombre de couvents, en y rétablissant les observances primitives. Devenu pape, il continua à vivre au milieu de moines choisis parmi les plus austères, Célestins, Observantins, Dominicains, de telle sorte que sa résidence semblait un couvent, sa chambre une cellule. Ami du luxe et de l'apparat dans les solennités publiques, quand il se montrait dans tout l'éclat de sa dignité pontificale, il menait en son particulier la vie la plus simple. Son abstinence absolue de vin et de toute liqueur fermentée lui avait valu le surnom d'*Abstemius*. Son régime de nourriture ne comportait à chaque repas qu'une assiette de soupe avec des légumes et des fruits. Il était si détaché des

1. PLATINA, *op. cit.*

2. *Histoire ecclésiastique*, t. XXI, p. 627.

3. *Chronic.*, XXII, VIII, 5.

4. *Vie d'Eugène IV*, p. 6.

richesses que, devenu pape, il les prodigua en aumônes, au risque de nuire au bon état des finances. Il dormait tout habillé et se faisait éveiller au milieu de la nuit pour dire les matines à l'heure où les moines les chantaient. Les conversations qu'il engageait avec les religieux de son entourage, roulaient presque toujours sur des sujets de piété. C'étaient aussi dans des traités de théologie et de spiritualité qu'il faisait ses lectures pendant les loisirs de ses journées ou les insomnies de ses nuits. La plus légère médisance n'effleura jamais la sainteté de ses mœurs. Partout où il passait, la gravité de son maintien et ce que l'on savait de l'austérité de sa vie, imposaient à tous la vénération pour sa personne. Vespasiano raconte ainsi l'impression religieuse qu'il produisit sur le peuple de Florence au cours d'une solennité en plein air : « La foule qui remplissait la place et les rues voisines, avait les yeux fixés sur lui; on n'entendait pas un souffle; tout à coup, lorsque le pape entonna l'*Adjutorium nostrum*, il y eut une explosion de sanglots; tant était émouvante l'impression produite par sa majesté et sa piété. Il semblait qu'on fût en présence non plus du vicaire de Jésus-Christ, mais de Jésus-Christ lui-même. » On peut adresser de graves critiques au gouvernement d'Eugène IV, faire même quelques réserves sur certaines petitesse de son caractère; mais il est impossible de contester la haute valeur morale et la grande piété de ce pape-moine que Voigt a accusé de bigoterie, parce qu'il mena presque la vie d'un saint.

Nicolas V n'avait pas les vertus monacales d'Eugène IV. Humaniste, il avait subi l'influence de la Renaissance dont il avait « la vivacité, la fougue, l'impatience<sup>1</sup> ». Mais les aspirations nouvelles n'avaient

1. PASTOR, II, p. 46.



pu ternir l'éclat de son idéal chrétien. Comme ses prédécesseurs, si, dans ses fonctions pontificales et dans son gouvernement, il aimait le luxe et la parade, en son particulier, il était simple et modeste. Vespasiano, qui l'a souvent approché, loue la sobriété de sa table et l'affabilité de ses manières. La fortune inespérée qui, en quelques années, avait élevé l'humble professeur de grammaire à la plus haute dignité de ce monde, ne l'avait pas enivré; son sens chrétien l'avait préservé de la morgue des parvenus. C'était avec la même simplicité qu'il accueillait les amis du temps passé et qu'il rappelait devant eux la mémoire de son protecteur Albergati. Il donna une preuve de sa charité et de son amour des pauvres lorsque, à côté du Vatican, il fonda la grande aumônerie<sup>1</sup>. Ses mœurs étaient pures; nous en avons pour garant le saint cardinal Albergati qui, pendant plus de vingt ans, fit de Thomas de Sarzane le confident de ses héroïques vertus et lui témoigna jusqu'à sa mort une estime sans restrictions. L'intensité de sa foi lui inspira cet amour de l'Écriture sainte, ce goût des Pères de l'Église et de saint Augustin, en particulier, qu'il conserva toujours vivace au milieu de ses études profanes; ce dévouement à l'Église qui lui dicta, au milieu des souffrances de sa dernière maladie, sa belle exhortation aux cardinaux. S'il appela dans son entourage les humanistes, même les plus païens, il voulut avoir dans son intimité le spectacle continu des vertus monastiques, et pour cela il garda auprès de lui Nicolas de Cortone et Laurent de Mantoue, deux Chartreux qui lui rappelaient le cardinal chartreux Albergati et avec lesquels il s'entretint des choses du ciel au mi-

1. PASTOR, II, 17.

lieu des tortures de sa dernière maladie. Enfin, lorsque, au cours des fêtes du jubilé de 1450, il canonisa saint Bernardin de Sienne, il proclama sa dévotion toute particulière pour ce restaurateur de la vie religieuse, que l'humanisme avait tant calomniée.

Et cependant, ce chrétien était déjà un dilettante. Les belles formes artistiques ou littéraires exerçaient sur son goût raffiné une telle séduction qu'elles lui faisaient parfois oublier la nature de l'inspiration et le fond même de la pensée. Comment expliquer autrement qu'un pape aussi vertueux ait pu, comme nous l'avons dit plus haut, faire ses délices d'ouvrages aussi risqués que les satires de Filelfe? Comme les humanistes ses amis, il était possédé, lui aussi, de l'amour de la gloire, non seulement de celle que Dieu réserve à ses élus et que les chrétiens font profession de rechercher, mais de celle qui, sur la terre, procure la considération et les honneurs. Beaucoup plus que ses prédécesseurs, presque autant que les plus profanes de ses successeurs, il a multiplié les témoignages épigraphiques de son activité. Encore de nos jours, on rencontre souvent sur les murs, les ponts, les églises de Rome, l'inscription NIC. PP. V ou l'écusson aux deux clefs croisées en sautoir qui étaient ses armes. Il les fit imprimer même sur les briques et les tuiles qui furent employées pour ses constructions. S'il réserva ses préférences à l'architecture, c'est que, plus encore que la peinture et la sculpture, cet art glorifie celui qui le protège. S'il consentit à la destruction de Saint-Pierre, ce fut assurément pour de multiples raisons; mais dans leur nombre figurait son désir d'attacher son nom à la réédification de l'un des temples les plus vénérables de la chrétienté. Si, malgré son austérité privée et la profondeur de ses sentiments religieux, il a admis dans son